

Éditorial

Variations

Il est parfois des déconvenues : ce numéro 2 de la nouvelle version en ligne de la *REC*, la *Revista d'Estudis Catalans*, devait être consacré, de manière monographique, à la poésie de Joan Brossa. Le temps passant, les articles demeurant en attente ou objet de renoncement de la part de spécialistes pressentis, le projet fondait comme neige au soleil. Si bien qu'il fallut, un peu au pied levé, repenser sa composition, pour en faire, à côté des deux articles consistants, liés au programme initial, un numéro de *Varia*. Appel fut ainsi fait à contribution auprès des membres de l'AFC...

Il est parfois aussi de petits miracles. Le lecteur pourra en juger par lui-même : onze articles de bonne voire d'excellente tenue, pas nécessairement aussi décousus, au plan thématique, que ce que l'on pouvait craindre, décalés qu'ils étaient dans le temps, pour ce qui est de leur écriture. Et voilà qu'enfin ce numéro 2 voit le jour...

*

La série d'articles s'ouvre en bonne logique sur ceux qui avaient d'abord été envisagés, « **Autour de El pedestal són les sabates, de Joan Brossa** ». Avec « “De vida intensa forja el record” : Une lecture de *El pedestal són les sabates* de Joan Brossa », **Marc Audí**, en spécialiste de l'auteur, ramène son lecteur à la période la plus féconde du poète barcelonais (1919-1998) émule de J.V. Foix, initiée avec *Em feu Joan Brossa* (1950) et que clôt *El pedestal...* (1955), dans un télescopage entre l'après-guerre civile espagnole et l'héritage surréaliste, actualisé par l'intérêt que porte alors Brossa à la psychanalyse. C'est bien sûr l'écriture automatique – et plus particulièrement la « méthode dalinienne » – qui est ici convoquée par le poète. Marc Audí montre avec minutie comment, au long du recueil construit sur un savant assemblage d'odes et de sonnets, jouant de la puissance conjuguée de l'image et des sonorités, s'affirme dans *El pedestal són les sabates*, « une voix poétique singulière et omniprésente ». Dans la seconde contribution consacrée à l'étude brossienne, **Mònica Güell** se veut plus technique, puisqu'elle travaille sur la métrique mise en œuvre dans ce recueil. Dans une perspective très clairement didactique, elle y envisage tour à tour avec rigueur les rimes, la ponctuation et le mètre des 9 sonnets et des 27 odes qui le composent.

Au-delà de la paire espérée d'études brossiennes, on pourra se demander si le hasard seul a fait ou non coïncider deux plongées dans la création littéraire née, chez Moncada, puis Moret, de la disparition volontaire sous les eaux de l'Ebre de leur ville de La Franja ; nous les avons regroupées sous l'intitulé : « *Mequinensa, ou le traumatisme revisité de la ville engloutie* ».

Dans le cadre de la politique franquiste bien connue d'équipement hydroélectrique du pays, la ville est noyée et reconstruite. De l'ancienne Mequinensa ne restent plus que des souvenirs, entre autre ceux de la batellerie que le barrage a ruinée, qui ont donné matière à la prose de Jesús Moncada (1941-2005). Avec sa contribution, « Mémoire et réécriture de la voix dans l'œuvre de Jesús Moncada », **Sandrine Fayssinhes Ribes** s'attache à montrer le fonctionnement de la mémoire collective et la réélaboration fictionnelle de l'oralité dans l'œuvre narrative de Moncada. Pour son compatriote Hèctor B. Moret (1958-), comme le souligne **Michel Martínez Pérez**, c'est véritablement son histoire personnelle qui a été affectée par l'engloutissement, puisqu'à la suite des travaux, en 1968, sa famille, qui comme beaucoup devait sa subsistance aux mines de charbon locales, dut émigrer vers Barcelone. C'est là que Moret, prenant conscience de sa catalanité, s'engage dans l'activisme sous sa propre devise, « *el meu país és la llengua* », et qu'il s'adonne avec ferveur à la poésie. Entre 1987 et 1999, il publie six recueils, mais contre toute attente, lors de son 32^{ème} anniversaire, Hèctor Moret décide de mettre un terme à sa carrière de poète, pourtant reconnu, puisque régulièrement primé. Par la suite, l'ensemble sera réuni en 2006 en tant qu'œuvre définitive dans l'anthologie bien nommée *Camp clos*.

Suivent trois études portant sur le théâtre, que nous avons réunies en forme de parcours chronologique : « *Du théâtre 'bilingue' diglossique au renouveau du théâtre à travers "l'école de Sanchis Sinisterra"* ». Nous sommes dans un premier temps à Barcelone, au XIXe siècle, durant le "Sexenio democrático" (1868-1874) où nous entraîne **Marie-Pierre Caire**. Elle envisage la « Revendication de l'usage de la langue catalane et [le] nationalisme catalan » qui s'y expriment alors (quoique minoritairement), sous les traits de la diglossie. Une diglossie que la représentation théâtrale, avatar carnavalesque, prend soin d'inverser, en mettant, plus ou moins selon la composition sociale de la salle, les rieurs du public de son côté : le petit peuple se moque volontiers des plus grands, surtout s'ils sont castillanophones. Le théâtre catalan connaîtra des fortunes diverses, selon les aléas – comme on sait, si prononcés – de

l'histoire du territoire, et c'est en bonne logique, plus près de nous, lorsque la Catalogne sort enfin libérée du franquisme, que l'expression théâtrale développe sa grande créativité. **Fabrice Corrons** en a fait son objet d'étude et nous en propose deux visions successives.

En premier lieu, avec un article monographique consacré à Belbel (1963-) : « Sergi Belbel, horloger des temps postmodernes. Temps et spectateur dans *Forasters* » (2004). Le temps est un des ressorts majeurs de la représentation théâtrale, partagé qu'il doit être « en temps réel » par les personnages, les acteurs qui les incarnent, et le public qui les observe. Aussi, quand la postmodernité entreprend de déconstruire le temps, en rompant délibérément le flux chronologique, l'écriture théâtrale en porte-t-elle la marque. Et c'est à un spectateur actif que s'adresse délibérément l'auteur dramatique, surtout lorsqu'on aborde – comme presque toujours à la scène – des problématiques contemporaines qui « lui parlent ». Ainsi, en traitant le thème de l'immigration sous la forme d'un puzzle sans issue énoncée, Sergi Belbel force le spectateur à revisiter l'histoire migratoire de la Catalogne où il vit.

Sans doute plus aguerris, Fabrice Corrons adopte ensuite le point de vue panoramique de l'historien du théâtre, en visitant ce que l'on a dénommé « l'escola de Sanchis », qui a fortement marqué de son empreinte la scène catalane contemporaine. « Sergi Belbel, Lluïsa Cunillé et les autres dramaturges de "L'escola de Sanchis" ». Histoire d'un phénomène dramatique singulier en Catalogne » nous ramène non seulement à l'œuvre remarquable de José Sanchis Sinisterra (1940-) mais avant tout à son empreinte de formateur. C'est à la Sala Beckett et à l'Institut del Teatre que Sanchis, avant de choisir de porter ses pas vers Madrid, a conduit une expérience de douze années (1985-1997) particulièrement prolifique pour ce qui est de l'écriture théâtrale puisque, comme il est ici démontré, de nombreux auteurs en sortiront véritablement inspirés.

C'est le même point de vue de l'historien qu'adopte ensuite **Eliseu Trenc** en se consacrant à la « *figure controversée du Majorquin Joan Estelrich* » dans son article fort documenté « Joan Estelrich a París, de la Lliga a la UNESCO tot passant per *Occident* ». Estelrich (1896-1958) est un personnage brillant, journaliste et écrivain, et complexe, dont la trajectoire peut paraître déroutante puisque, tout d'abord fidèle à Cambó dans un engagement catalaniste de droite au sein de la Lliga, on le verra se mettre ensuite, sans ambiguïté mais non sans difficulté, au service du franquisme, avant

de consacrer la dernière partie de sa vie à une œuvre humaniste au sein de l'UNESCO, où il représente... l'Espagne franquiste.

On abordera à la suite le dernier volet de cette publication sous l'intitulé « *Sur fond de conflit linguistique et identitaire : le poids des dénominations et des appartenances* » qui regroupe trois contributions. Les deux premières constituent des approches sociolinguistiques. Dans un premier temps, **Chrystelle Burban** s'intéresse à « L'enjeu de la dénomination des langues en contexte diglossique, une autre facette de la guerre des langues. Le cas de l'Aragon ». La Communauté autonome de l'Aragon nous offre en effet un exemple emblématique de ce que peut être un conflit de nomination, symptôme manifeste d'un conflit linguistique dans lequel un pouvoir doit prendre en charge, malgré lui en ce cas précis, une hétérogénéité linguistique manifeste. Les dénominations adoptées : LAPAPIP, pour l'aragonais qui subsiste dans la zone pyrénéenne, et LAPAO, pour le catalan de la Franja, ne sont guère que les manifestations d'une politique linguistique à la fois honteuse des identités régionales et ridicule dans la siglaison.

Avec « L'affaire de la Septimanie, ou l'irréductible village nord-catalan », **Christian Lagarde** nous ramène au temps pas très lointain (2004-2005) où Georges Frêche, alors président de la région Languedoc-Roussillon, voulut la rebaptiser « Septimanie ». On verra alors se développer toute une série de manifestations de protestation, mettant en scène sous la forme carnavalesque le *burro català* masqué, qui aura raison de la Septimanie. Comme il est bien connu, l'histoire se répète et aujourd'hui, ce même territoire est vent debout contre la présidente d'une nouvelle région, englobant les anciennes Midi-Pyrénées et Languedoc-Roussillon, qui en promeut la dénomination « Occitanie ».

La contribution de **Martine Berthelot** est sur un autre mode, mais également révélatrice de difficultés et de tensions, cette fois concernant l'« Enseignement et [la] situation du catalan dans les universités françaises ». Ce texte a beau dater un peu (il dépeint cette situation en 2010), il n'en dresse pas moins un constat détaillé et contrasté de points d'ancrage plus ou moins forts de la catalanistique sur le territoire hexagonal et de la spécificité « française » d'une double obédience, en matière de recherche : le rattachement perpignanais aux « Cultures et langues régionales » et celui du reste (si l'on peut dire) sous l'obédience des « Langues et littératures romanes ». Le constat de la fragilité des cursus d'études catalanes est malheureusement toujours d'actualité, et à la

vérité, il n'a fait, nous le savons, que s'aggraver, du fait des restrictions budgétaires qui frappent l'enseignement supérieur français.

*

Ce bilan me fournit l'occasion de dire, en tant qu'actuel président de l'Association Française des Catalanistes de l'enseignement supérieur (c'est l'intégralité de notre dénomination), combien cette scission administrative de fait, qui pourrait s'avérer, outre sa singularité, une véritable richesse – puisque l'ensemble des territoires concernés envisage à la fois le catalan comme « langue régionale » et « langue étrangère », du point de vue français, comme « langue nationale » injustement transfrontalière, du point de vue de la Catalogne – se révèle malaisée pour l'AFC.

L'Association a certes été pensée à son origine (1992) comme épigone d'un hispanisme français (incarné par la SHF, Société des Hispanistes Français de l'enseignement supérieur) envisagé au sens large d'une *Hispania* englobant les territoires péninsulaires lusophones, castillanophones et catalanophones péninsulaires et leurs extensions anciennement coloniales, et donc comme relevant du domaine des « Langues et littératures romanes » et, pour ce qui est de la gestion de politique linguistique « du Sud », du champ d'intervention de l'Institut Ramon Llull, alors même que les études catalanes à Perpignan inscrivent l'Université de Perpignan – Via Domitia, relevant des « Cultures et langues régionales », comme « université catalane », et de par la continuité territoriale revendiquée, dans le champ de la Xarxa Joan Lluís Vives¹.

Pareille intrication peut se révéler difficile à gérer, tant au plan « national français », qui est celui de l'action dévolue à l'AFC, que localement, à Perpignan, où la logique transfrontalière se heurte en permanence à des cultures académiques et administratives que le processus de Bologne n'a qu'en partie modifiées. À l'heure, déjà lointainement enracinée, des échanges européens Erasmus et de leur internationalisation 'globalisée' des Erasmus Mundus, les frontières étatiques, nationales et idéologiques sont toujours (et peut-être plus que jamais, dans notre passé récent) présentes. Paradoxalement, la fragilité structurelle de la catalanistique française en pâtit dans sa cohésion, tout en y trouvant un soutien matériel, intellectuel et de légitimation que l'État

¹ La longueur même et la sinuosité de la phrase reflètent bien la complexité de la situation et des enjeux.

français et ses différentes instances n'accordent que bien parcimonieusement à leurs langues et cultures minorées.

*

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt au contenu de ce bouquet d'articles. Au terme de ce parcours de lecture, il convient sans aucun doute d'en dresser le bilan. L'expérience quelque peu cahotante et chaotique de la publication de ce deuxième numéro de la *REC* en ligne ne nous a pas permis de respecter la périodicité annuelle que nous nous étions fixée. Le lecteur voudra bien se montrer compréhensif : l'AFC a touché là, conjoncturellement, certaines de ses lacunes et de ses limites, tout en donnant à voir ses belles potentialités, dont témoignent ici, dans leur qualité et leur variété, les contributions publiées. Il faut en effet savoir faire face et apprendre de ses déconvenues. La relance de la revue par un numéro 3 consacré aux relations entre Barcelone et l'Europe devrait, à n'en pas douter, remettre désormais la *REC* sur orbite. *Així és – sovint – la vida de les revistes...*

Christian Lagarde

Président de l'AFC